

# Anglais au Pays de Vaud

Autor(en): **Beer, G.R. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **59 (1951)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-46031>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Anglais au Pays de Vaud

## V. William Beckford

Avant son installation au château de La Tour-de-Peilz en 1785, William Beckford<sup>1</sup> connaissait déjà bien les rives du Léman. En 1777, il était venu à Genève chez son oncle le colonel Hamilton, qui avait aussi une maison à Chêne. C'est à cette époque que le jeune homme fit la connaissance de toutes les personnes marquantes de la région. A Prangins, il alla écouter une conférence sur la physique expérimentale, donnée par Charles L'Espinasse<sup>2</sup>, qui avait été précepteur du roi Georges III. « J'aimerais, écrit-il à sa sœur, j'aimerais que vous pussiez voir le théâtre de nos recherches, saupoudré de problèmes et de théorèmes, calculs, définitions, axiomes, etc. ; par là une pompe à air ; dans un autre coin un formidable quadrant, et, juste au-dessous, un lourd aimant. »<sup>3</sup> Il étudia sous Paul-Henri Mallet<sup>4</sup> et il suivit aussi les cours de droit de Naville-Des Arts<sup>5</sup>.

Plus tard, Beckford écrira : « Je connus M<sup>lle</sup> Necker à Coppet, endroit délicieux, près de Genève, il y a maintenant très longtemps. Elle préférait la Chaussée d'Antin. Femme par inclination, elle pensait et parlait comme un homme. »<sup>6</sup> Il visita Charles Bonnet<sup>7</sup>, Horace-Bénédict de Saussure<sup>8</sup>, Jean Huber<sup>9</sup> et son fils François<sup>10</sup> ; et aussi Voltaire, qui lui dit en plaçant la

<sup>1</sup> William Beckford, 1760-1844, fils du lord-maire de Londres.

<sup>2</sup> Charles L'Espinasse, de Nyon, membre de la Royal Society de Londres ; sur lui, voir J. G. SULZER, *Reise aus Deutschland nach der Schweiz...*, Bern und Winterthur, 1780, p. 53-55.

<sup>3</sup> J. W. OLIVER, *The Life of William Beckford*, Oxford, 1932, p. 17.

<sup>4</sup> Paul-Henri Mallet, 1730-1807, professeur d'histoire civile à l'Académie de Genève.

<sup>5</sup> François-André Naville, 1752-1794, allié Suzanne Des Arts ; juriste qui devait mourir victime de la révolution genevoise.

<sup>6</sup> LEWIS MELVILLE, *The Life and Letters of William Beckford*, London, 1910, p. 26.

<sup>7</sup> Charles Bonnet, 1720-1793, membre de la Royal Society de Londres.

<sup>8</sup> Horace-Bénédict de Saussure, 1740-1799, membre de la Royal Society de Londres.

<sup>9</sup> Jean Huber, 1721-1786.

<sup>10</sup> François Huber, 1750-1831, célèbre homme de sciences.

main sur sa tête : « Voilà, jeune Anglais, je vous donne la bénédiction d'un vieillard. »<sup>1</sup> Il est invité à un dîner auquel Voltaire devait prendre part, « mais, étant indisposé, le vieux malin préféra ne pas quitter son chenil, et envoya sa nièce, Madame Denys, et Mons. le Marquis de Villette faire ses excuses. L'aimable nièce est un petit bâtiment costaud mesurant environ quatre pieds sur six, habillée en brocart magnifique de diverses couleurs avec des rubans jaunes, et ressemblant à s'y méprendre, quant à la forme et au teint, à une commode française »<sup>2</sup>. Le dîner est chez M<sup>me</sup> Cramer.

Le 3 octobre 1777, Beckford écrivit de Thonex<sup>3</sup> : « Si je ne pouvais aller rendre visite de temps en temps à Voltaire, et aux montagnes très souvent, j'en mourrais. La montagne du sommet de laquelle j'écrivis ma dernière lettre est ma grande consolation, et j'y vais tous les quinze jours. »<sup>4</sup> Cette montagne, c'était le Grand Salève.

Puis, le 19 janvier 1778, Beckford écrivit de nouveau à sa sœur : « Voltaire m'a invité à aller passer deux ou trois jours à Ferney ; il apprécie et adore l'Arioste autant que moi, de sorte que nous nous entendrons très bien. Dès que la neige aura disparu, je me mettrai en route. A présent que je n'ai aucune montagne à visiter ni aucune vue superbe à décrire, quand tout est enseveli sous la neige et chaque sapin reluit de glaçons, ne vous étonnez pas que je me serve de l'imagination d'autrui pour vous délecter. »<sup>5</sup>

Pendant ce séjour, Beckford fut accompagné de son précepteur John Lettice<sup>6</sup>, qui retrouva, à Vandœuvres, son ami Thomas Martyn<sup>7</sup>, chargé comme lui de la garde d'un jeune Anglais, Edward Hartopp. Les deux précepteurs se livrèrent à de longues discussions sur l'emplacement des fortifications érigées et décrites par Jules César.

---

<sup>1</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 27.

<sup>2</sup> OLIVER, *op. cit.*, p. 25.

<sup>3</sup> C'est évidemment ainsi, et non pas « Thun » comme portent les ouvrages de MELVILLE et d'OLIVER, qu'il faut lire.

<sup>4</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 32.

<sup>5</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 49.

<sup>6</sup> John Lettice, 1737-1832, révérend.

<sup>7</sup> Thomas Martyn, 1736-1825, membre de la Royal Society de Londres, professeur de botanique à Cambridge, auteur de *Sketch of a Tour through Swisserland*, London, 1787 ; le premier guide de la Suisse à paraître en anglais.

Beckford quitta Genève en automne 1778, mais y retourna en octobre 1782, chez les Huber, avec le peintre John Robert Cozens, <sup>1</sup> qui l'avait accompagné dans son voyage en Italie. A Alexander Cozens, père du peintre, Beckford écrivit le 18 octobre 1782 : « Une fois de plus, je vous envoie une lettre du pays de la fraîcheur et de la verdure, des bois de châtaigniers et des bosquets en coteau dans lesquels le dieu Sylvanus se réfugia après avoir été chassé de l'Italie par les papes et les cardinaux. Le Mont Blanc se voile derrière un tabernacle de nuages ; mais aujourd'hui, il est tellement clair que je crois qu'il daignera jeter un regard sur les mortels. » <sup>2</sup>

Pendant ce séjour, le jeune Huber s'amusait à dessiner des croquis pour servir d'illustrations à un conte arabe que Beckford venait d'écrire et qu'il intitula *Vathek*. On aura beaucoup à s'en occuper.

En 1783, Beckford se trouva de nouveau sur les bords du Léman, cette fois en voyage de noces avec sa femme, née Lady Margaret Gordon. Ils descendirent à Sécheron et à Collogny. « Parfois je m'allonge dans un pré et je regarde les nuages rouler dans le ciel et jeter leurs ombres sur les montagnes », pendant que « Lady M. se promène en cueillant les fleurs des arbrisseaux qui plongent leurs tiges presque dans l'eau. » <sup>3</sup>

Il y eut aussi des excursions, « à Evian, ce romantique village enfoui dans les bois de châtaigniers aux bords du lac, que j'ai si souvent décrit et où j'ai passé de si paisibles moments » ; et à Chamonix, « vallées silencieuses et retirées au pied du Mont Blanc » <sup>4</sup>.

Les Beckford retournèrent en Angleterre au début de 1784, année où éclata le scandale qui, à tort ou à raison, inculpait Beckford d'attentat contre les mœurs. Il fut enfin obligé de fuir son pays et de venir, avec sa femme, s'établir en Suisse. C'est alors qu'il devint locataire du major de Blonay et s'installa au château de La Tour-de-Peilz.

Comme l'a relevé M. Louis Seylaz, la première mention de ce séjour dans les archives locales se trouve dans les manuels

---

<sup>1</sup> John Robert Cozens, 1752-1799. Il était déjà venu en Suisse en 1776.

<sup>2</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 163.

<sup>3</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 167.

<sup>4</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 167.

du Conseil de la ville, en date du 14 septembre 1785, où on lit : « Monsieur Beckford, Anglais de nation, qui a amodié le château de M. le major de Blonay, fait prier ce Noble Corps de faire couper quelques branches aux noyers d'Entre-Deux-Villes, pour que sa voiture puisse aisément passer. »<sup>1</sup>

Tout semblait rentrer dans l'ordre et promettre un avenir doux et tranquille pour le riche exilé qui, le 26 février 1786, écrivit : « Je ne vous envie pas votre temple d'Apollon, ni vos ennuyeuses plaines, ni vos vignobles de la Bourgogne. Résigné avec calme à ma situation présente, je me cramponne à mes montagnes tutélaires. »<sup>2</sup> Le 14 mai, Lady Margaret accoucha d'une deuxième fille, Susan Euphemia, mais le 26 du même mois, elle mourait.

On trouve ceci dans le manual : « En Conseil extraordinaire, le 28 May : M. le Syndic expose que M. le Major de Blonay l'a chargé de prier ce Noble Corps, de la part de M. Beckford, de permettre d'ensevelir en notre temple les entrailles de Milady sa chère épouse, décédée le 26 du courant au Château en cette ville, son corps devant être embaumé pour être conduit à Londres y être inhumé dans la tombe de sa noble famille. Ce que par décision unanime lui a été accordé. »<sup>3</sup>

Sans perdre de temps, les racontars en Angleterre faisaient circuler le bruit que Lady Margaret Beckford était morte par suite du traitement brutal que lui aurait infligé son mari. Ces rumeurs parvinrent même en Suisse et provoquèrent à Vevey une indignation si grande que vingt-huit personnes distinguées de la ville et des alentours rédigèrent un mémorial en ces termes : « Ils se font un Devoir et un Plaisir de déclarer par cette Notte que les Procédés de Monsieur Beckford envers Lady Margaret, son Epouse, ont été constamment ceux d'un Epoux, rempli des attentions les plus délicates et les plus soutenues, comme sa conduite en général a été celle d'un Homme d'honneur, Bien-faisant et des Mœurs les plus honnêtes. C'est ce que nous Déclarons sur notre honneur, sans aucune Induction, de notre

---

<sup>1</sup> LOUIS SEYLAZ, « William Beckford en Suisse », *Gazette de Lausanne*, 28 août 1932.

<sup>2</sup> A. MELVILLE, *op. cit.*, p. 171.

<sup>3</sup> SEYLAZ, *loc. cit.*

pur Mouvement, animés par l'Unique et Seul Désir de rendre Justice à la Vérité.

A Vevey, Canton de Berne, en Suisse, le 24 juillet 1786. »<sup>1</sup>

Pour se consoler, Beckford fit venir d'Angleterre son vieux précepteur John Lettice et, avec son ami le peintre Michel-Vincent Brandoin<sup>2</sup>, de Vevey, il fit un voyage en Suisse, à Neuchâtel, à Zurich, à Evian, et à Genève. C'est alors qu'il écrivit ses remarquables lettres sur le Salève, dans lesquelles on trouve le passage suivant : « Il y avait longtemps que je voulais retourner visiter le groupe d'arbres qu'on voit si bien, sur le sommet du Salève, et je me mis en route ce matin pour accomplir ce désir. J'étais accompagné par Brandoin, un peintre qui a souvent ravi nos milords et miladys en voyage... Je permis à mes souvenirs mélancoliques de m'envahir complètement, et jetant mes regards sur la vaste carte étendue à mes pieds, je cherchai et devinai les endroits où je vécus si heureux avec mon adorable Margaret. »<sup>3</sup> Le paysage alpestre et lacustre servit de baume à sa terrible blessure, et il dira, plus tard : « J'ai vécu en Suisse parmi les Alpes à vingt-six ans, au moment d'une navrante catastrophe de famille. Je trouvai que leurs solitudes me consolaiient, alors que je n'éprouvai aucune consolation ailleurs. J'ai mieux aimé la solitude depuis. »<sup>4</sup>

Vers la même époque, une échappée sur Beckford et sa demeure est donnée dans une lettre écrite de Lausanne le 26 septembre 1786 par Thomas Pitt, Lord Camelford<sup>5</sup>, adressée à son architecte, le célèbre Sir John Soane. On y trouve ce passage : « J'ai vu le triste château dans lequel M. Beckford a vécu avec Lady M[argaret] sur les bords du Lac jusqu'à sa mort — rien de plus déplorable *qui avoit des portes et des fenêtres* [*sic, en français*] — mais je n'ai entendu parler d'aucune intention de sa part de construire. Je le crois un autre évêque de

---

<sup>1</sup> OLIVER, *op. cit.*, p. 198.

<sup>2</sup> Michel-Vincent Brandoin, mort à Vevey en 1790 ; il épousa une Anglaise.

<sup>3</sup> WILLIAM BECKFORD, *Travel Diaries*, edited by Guy Chapman, (London) 1928, vol. 1, p. 314.

<sup>4</sup> OLIVER, *op. cit.*, p. 199.

<sup>5</sup> Thomas Pitt, premier baron Camelford, 1737-1793, père de Thomas Pitt, deuxième baron Camelford, 1775-1804, qui voulut se faire ensevelir dans l'île Saint-Pierre au lac de Bièvre ; voir G. R. DE BEER, « Le testament de Lord Camelford », *Musée neuchâtelois*, nouvelle série, 38<sup>e</sup> année (1951), p. 30.

Derry<sup>1</sup> » : c'est une allusion à Frederick Hervey, comte de Bristol, qui avait fait construire les immenses maisons de Ballyscullion en Irlande et d'Ickworth en Angleterre. Evidemment, à ce moment-là, le pauvre Beckford ne se sentait pas encore le désir de construire son immense château de Fonthill.

La mort de sa femme ne fut pas le seul déboire que Beckford essuya pendant son séjour à La Tour-de-Peilz : il eut aussi à s'occuper des suites de l'action traîtresse de son ami Henley, entre les mains duquel il avait laissé en Angleterre le seul texte manuscrit, en français, de son ouvrage *Vathek*, pour qu'il en fasse une traduction anglaise destinée à paraître après la publication de l'édition française. Par suite de la mauvaise foi de Henley, c'est le contraire qui se produisit. L'édition anglaise parut, à son insu, et, pour comble de malheur, sans nom d'auteur et se disant véritable conte arabe.

Beckford se mit aussitôt en devoir de faire imprimer un texte français, mais comme il ne disposait pas de copie de son manuscrit original, il fallut le rétablir tant bien que mal en retraduisant en français l'édition anglaise<sup>2</sup>. Pour ce travail, comme l'a relevé M. Louis Seylaz<sup>3</sup>, Beckford eut le concours de Jean-David-Paul-Etienne Levade<sup>4</sup>, l'ami et bibliothécaire de Gibbon. La preuve de cette identification n'est pas sans intérêt, et nous la donnerons tout à l'heure. Cependant, le livre fut imprimé et édité par Hignou à Lausanne, et le premier numéro du *Journal de Lausanne*, du 2 décembre 1786, y consacra une critique. Parmi les papiers Beckford, se trouve la pièce suivante de la plume du professeur Paul-Henri Mallet, de Genève, datée du 22 décembre 1786 :

Vous de Vathek, l'aimable Père  
Vous d'Hamilton le successeur !  
Sans doute ce joyeux conteur  
De Grammont, malgré lui, Beaufrère  
Et des Facardins l'inventeur  
Sorti, comme vous, d'Angleterre,

---

<sup>1</sup> Manuscrit conservé dans les archives du Sir John Soane's Museum, dont nous avons pris connaissance grâce à l'amabilité de M. John Summerson, conservateur.

<sup>2</sup> MARCEL MAY, *La jeunesse de William Beckford...* Paris, 1929.

<sup>3</sup> LOUIS SEYLAZ, « *Vathek*, un curieux point d'histoire littéraire », *Gazette de Lausanne*, 4 septembre 1932.

<sup>4</sup> Jean-David-Paul-Etienne Levade, 1750-1834.

Vous a légué par testament  
Le talent d'écrire et de plaire,  
Talent heureux, talent charmant,  
Et qu'aujourd'hui l'on n'a plus guère.  
Poursuivez donc votre carrière,  
Beckford, et sur ce fondement,  
Elevez le second étage.  
Mais ne vous servez vous plus d'Esprits ;  
L'Esprit, Beckford, à chaque page  
Sans Giaour et sans Eblis  
Pétillera dans votre ouvrage.

Mallet,  
Place de St. Germain à Genève.<sup>1</sup>

Cependant, Beckford ne fut pas satisfait. A force de traduction et de retraduction, l'ouvrage avait souffert tant de retournements et représentait si mal son œuvre originale, que le malheureux auteur se décida sur-le-champ à reprendre lui-même son texte, et, cette fois avec le concours du D<sup>r</sup> François Verdeil <sup>2</sup>, à faire paraître une nouvelle édition à Paris chez Poinçot. Comme de raison, on n'apprécia pas à Lausanne cette manière de faire. Un exemplaire de l'édition Hignou, celui qui avait appartenu à Alexandre-César Chavannes, qui avait accompli le classement de la bibliothèque de Lausanne, passa en 1932 entre les mains de Mr. Rowland Burdon-Muller. Il porte sur le titre les remarques suivantes, non signées, mais indubitablement de la plume de David Levade : « A la demande de M. Beckford, je me suis chargé de coriger [sic] son manu[s]crit et de le faire imprimer à Lausanne. Je me suis repenti d'avoir cédé à ses sollicitations, l'ouvrage ne me paraissant ni moral ni intéressant. J'ai eu de plus des desagremens. Mr. Beckford en quittant Lausanne se hata de le faire imprimer à Paris au prejudice de l'imprimeur de Lausanne et je dus menacer Mr. Beckford de mettre dans les papiers publics cette infidelité, qui fit qu'on areta à la douane de France l'envoy de l'imprimeur Hignou de 300 Exempl.

---

<sup>1</sup> Cité par GUY CHAPMAN, *A Bibliography of William Beckford of Fonthill*, London, 1930, p. 124.

<sup>2</sup> François Verdeil, 1747-1832. Voir sur lui l'ouvrage d'EDMOND JOMINI, *François Verdeil, un grand Vaudois*, Lausanne, 1951.



qu'il envoyait à Paris. Mr. B. se hata de dedomager l'imprimeur pour eviter la publicité. »<sup>1</sup>

Il paraît que Levade tenait fort à se disculper des procédés de Beckford, car l'exemplaire de l'édition Hignou dans la Bibliothèque de Lausanne contient aussi une note manuscrite copiée d'après ce que Levade avait écrit dans son exemplaire, devenu depuis la propriété de Charles-Philippe Dumont-Lambert, conservateur de la bibliothèque. On y lit : « Parvenu à un âge où le jugement apprécie mieux les objets, je me reproche d'avoir cédé aux sollicitations de Mr. Beckford pour être l'éditeur et le corecteur d'un ouvrage aussi plat et aussi extravagant. Quelques circonstances ajoutent aux reproches que j'ai eu lieu de me faire. D. Levade. »<sup>2</sup>

Finie pour Levade, la période où l'on pouvait dire de lui : « Habile courtisan, encensant tout ce qui est riche et grand », et

Qui n'épargnera jamais ses humbles révérences,  
Surtout aux grands seigneurs de britannique engeance<sup>3</sup>.

L'exemplaire de la Bibliothèque de Lausanne contient en plus la note suivante : « Après David Levade, William Beckford a eu pour ami et correspondant... le Docteur Verdeil (père du docteur historien), c'est lui qui a corrigé la deuxième édition de *Vathek*, publiée à Paris. »<sup>4</sup>

Comme on le voit, la Suisse romande a été pour beaucoup dans la rédaction et la publication de cet ouvrage, mais ce n'est pas tout. Dans une lettre du 6 août 1787, Beckford écrivit : « Je viens de recevoir une lettre de Mrs. Hervey et d'apprendre à ma grande joie que l'édition de Mercier de mon *Vathek* a enfin paru à Paris. »<sup>5</sup> Qui est ce Mercier? M. Marcel May nous l'apprend : « En 1827, alors que William Beckford, l'auteur, vivait encore, le savant Quérard ne sait s'il doit attribuer la paternité de l'œuvre à Beckford ou au fameux écrivain du *Tableau de Paris*, Sébastien Mercier. »<sup>6</sup> Entre 1781 et 1788,

<sup>1</sup> Cité par JOHN CARTER, « The Lausanne edition of Beckford's *Vathek* », *The Library*, 4th Series, vol. 17, No. 4, 1937, pp. 369-394 ; voir p. 383.

<sup>2</sup> Cité par SEYLAZ, *Gazette de Lausanne*, 4 septembre 1932, et par CARTER, *op. cit.*, p. 385.

<sup>3</sup> Cité par SEYLAZ, *Gazette de Lausanne*, 4 septembre, 1932.

<sup>4</sup> Cité par CARTER, *op. cit.*, p. 388.

<sup>5</sup> Cité par CARTER, *op. cit.*, p. 389.

<sup>6</sup> Cité par CARTER, *op. cit.*, p. 390.

Sébastien Mercier vivait à Neuchâtel, et Poinçot était bel et bien son éditeur à Paris. Est-il possible que Beckford qui, on se le rappelle, avait visité Neuchâtel en 1786, ait ensuite invité Mercier à donner un coup de main à cette fameuse édition de Paris ? Les paroles de Beckford lui-même ne semblent pas admettre d'autre explication.

Cependant, Beckford était rentré en Angleterre au début de 1787, et en compagnie du D<sup>r</sup> François Verdeil il s'embarqua pour le Portugal. Il lui en coûta beaucoup de quitter le Léman. En attendant un vent propice dans le port de Falmouth, il s'exclama : « Que j'étais bête d'abandonner ma délicieuse retraite à Evian ! Au lieu de contempler les innombrables cascades diaphanes tombant des rochers couleur d'ambre de Meillerie, je suis immobilisé et contraint de regarder une plage de vase. »<sup>1</sup>

Beckford ne tarda pas à revenir à Evian, et en 1789 M<sup>me</sup> de Gauthier constata qu'« un détachement de la troupe de comédie de Genève vient s'y établir pendant la saison des eaux, qu'un Anglois nommé Becfort rendoit cette année très-brillante<sup>2</sup> ». Avec un revenu annuel de trois millions de guinées, Beckford pouvait évidemment se payer du luxe. Karl Spazier<sup>3</sup>, qui visita Evian dans cette même année 1789, fut même un peu indigné de voir les tables gémissant sous le poids des mets succulents et des boissons, desquels toute personne bien mise pouvait se servir à volonté. L'affluence fut si grande que Spazier ne put trouver d'autre lit qu'une botte de paille.

C'est à ce faste que Friedrich Matthisson faisait allusion lorsqu'il écrivit, le 17 mai 1789 : « Un Becfort pouvait, à force de poignées d'or, se faire une renommée qui durera encore plusieurs années autour des tables de jeu et de thé »<sup>4</sup>, prophétie juste, puisque en 1802 W. J. MacNevin<sup>5</sup> trouvera qu'on parle toujours avec admiration de l'extravagance de *lord* Beckford, et en le raillant, il loue la modestie avec laquelle il écarta la tentation de se faire appeler duc.

<sup>1</sup> WILLIAM BECKFORD, *Travel Diaries*, edited by Guy Chapman, (London) 1928, vol. 2, p. 15.

<sup>2</sup> [M<sup>me</sup> DE GAUTHIER], *Voyage d'une Française en Suisse et en Franche-Comté depuis la révolution*, Londres, 1790, t. 2, p. 65.

<sup>3</sup> KARL SPAZIER, *Wanderungen durch die Schweiz*, Gotha, 1790, p. 200.

FRIEDERICH MATTHISSON, *Briefe*, Zurich, 1795, Bd. 1, p. 107.

<sup>5</sup> W. J. MACNEVIN, *A Ramble through Swisserland in the Summer and Autumn of 1802*, Dublin, 1803, p. 218.

Au début de la Révolution française, Beckford fut attiré à Paris, mais en juin 1792 il revint sur les bords du Léman à Evian d'où, le 31 juillet, il écrivait à Sir William Hamilton, à Naples : « Je quittai Paris juste à temps pour éviter d'assister à la plus affreuse confusion, et à présent je suis tranquillement établi dans une des forêts les plus sauvages de la Savoie, sur les bords du lac. Mes pavillons sont d'un style que vous approuveriez, et Lady Hamilton en serait ravie. Ils ont été imaginés, exécutés et décorés par les premiers artistes de Paris, qui sont tous ici à ma suite, ainsi que les meilleurs joueurs de clarinette, de hautbois, et de tambours des *ci-devant Gardes du Roy des Français*. »<sup>1</sup>

Ce que c'était que l'établissement de Beckford, nous le savons grâce à la description qu'en donna Thomas Whaley<sup>2</sup>, qui se trouva à Lausanne en 1792. « Nous nous embarquâmes pour traverser le lac, et après une navigation agréable pendant deux heures nous arrivâmes à Evian... Le dîner fut somptueux et servi avec l'apogée du goût et de l'élégance. Pendant le repas, nous fûmes divertis par un concert joué par une équipe choisie de vingt-quatre musiciens qu'il tient toujours à son service. Quand nous eûmes pris notre café, M. B. nous joua plusieurs airs de sa composition sur le piano, qu'il exécuta avec un goût exquis et de main de maître.

» Ensuite, les voitures étant arrivées, la compagnie entière se rendit en carrosse et à cheval à une distance de quatre milles environ, dans un bois charmant au milieu duquel était aménagé un jardin à l'anglaise, orné de statues et, çà et là, de massifs de plantes odoriférantes. Ici pendant que nous nous promenions, nos oreilles furent charmées à l'improviste par la plus douce musique jouée par des musiciens cachés et invisibles. Les sons furent rendus avec une mélodie exquise par les échos des montagnes qui nous entouraient, ce qui contribua à donner un effet féerique.

» De retour à la maison, on nous offrit du thé et des bonbons, et la fête se poursuivit par un bal au cours duquel l'admirable

<sup>1</sup> OLIVER, *op. cit.*, p. 213.

<sup>2</sup> Thomas (« Buck ») Whaley, 1766-1800, Irlandais excentrique. C'est lui qui tenta d'escalader le Mont-Blanc en 1792 ; voir G. R. DE BEER, « Puzzles », *Alpine Journal*, London, Vol. 55, 1946, p. 410 ; et « Some Letters of Sir Charles Blagden », *Notes & Records of the Royal Society of London*, vol .8, 1951, p. 259.

exilé se montra aussi apte à la danse qu'il l'avait été à la musique. Nos amusements continuèrent jusqu'au matin, quand nous nous rembarquâmes pour revenir à Lausanne. »<sup>1</sup>

De retour à Lausanne, Whaley alla faire visite à la duchesse de Devonshire, chez qui il trouva Tissot et Gibbon. « On me questionna au sujet de notre excursion à Evian, et quand j'eus répondu en donnant la description des détails, l'historien, d'un air pédant, dit qu'il était étonnant qu'un Anglais eût rendu visite à une homme dont la réputation était aussi équivoque que celle de M. B. ; que même en supposant qu'il fût innocent, il convenait néanmoins d'avoir regard à l'opinion public ; et il crut pouvoir dire que je fus le seul de ses compatriotes qui lui prêtât la moindre attention depuis son bannissement. La seule réponse que je fis à cette impertinente observation fut de faire remarquer que je ne considérais pas cette petite histoire de taille à attirer l'attention d'un si grand homme. »<sup>2</sup>

La suite du « Journal » de Thomas Whaley est d'un très grand intérêt. Les armées révolutionnaires étaient entrées en Savoie, et, poursuit Whaley, « quand je fus revenu à Lausanne, j'appris que M. B. avait quitté sa retraite à Evian, préférant ne pas habiter un endroit occupé par les Français, et qu'il avait loué une maison à Lausanne pour trois mois. Mais le jour même de son arrivée, on lui fit comprendre par un ordre exprès de Monsieur le Baron d'E[rlach], alors Bailli de la ville, qu'il eût à partir immédiatement, et que si lui ou ses gens s'y trouvaient encore le lendemain matin à sept heures, ils seraient tous arrêtés.

» Un ordre aussi sévère et conçu en termes si durs occasionna beaucoup de surprise ; mais M. B. jugea prudent de s'y conformer. La raison donnée pour motiver cette démarche extraordinaire était que M. B. était soupçonné d'avoir favorisé l'évasion d'un détenu condamné à vingt ans de prison pour avoir été le chef d'une conspiration à Rolle, dont le but avait été de détacher ce bailliage de la dépendance de Berne et de le livrer entre les mains des Français. Il est vrai que le prisonnier fit son évasion à ce moment-là, mais je ne puis me persuader que M. B. y ait pris aucune part, vu que le résultat unique de son immixtion

---

<sup>1</sup> *Memoirs of Thomas (« Buck ») Whaley*, edited by Sir E. Sullivan, London, 1906, p. 295.

<sup>2</sup> WHALEY, *op. cit.*, p. 298.

dans une telle affaire aurait été d'attirer sur lui la haine et le mauvais vouloir des gens parmi lesquels il comptait fixer sa résidence. »<sup>1</sup>

La remarque de Whaley est juste, et les archives de Lausanne et de Berne n'ont jusqu'ici rien révélé qui pût appuyer cet étrange récit d'un ordre d'expulsion<sup>2</sup>. D'autre part, la date de l'évasion de Muller de la Mothe et de Ferdinand Rosset du château d'Aarbourg — événement auquel Whaley fait évidemment allusion — n'eut lieu que le 3 octobre<sup>3</sup>, date postérieure à celle de l'arrivée de Beckford à Lausanne, d'où Beckford écrivit le 28 septembre à Sir William Hamilton : « J'ai été obligé de traverser le lac à la hâte, car toute la Savoie est endiablée et jacobinisée, et le pillage et la mise-à-sac continuent à l'envi. J'ai trouvé cet endroit-ci dans un triste état de confusion, le gouvernement à moitié fou de craintes et de soupçons. Je me reposerai trois ou quatre jours à Bienne, et je continuerai ma route vers Constance et le Tyrol, en chemin pour l'Italie. Mes musiciens au nombre de sept, y compris Miller leur directeur, sont partis pour Naples où ils arriveront probablement quinze jours avant moi ; vous m'obligeriez en leur faisant parvenir des passeports pour Rome... Je diminue mon train autant que possible ; ce n'est pas le moment de voyager avec une grande suite ; les routes et les auberges sont encombrées des pauvres victimes de la manie actuelle, qui s'échappent de et vers la misère. »<sup>4</sup>

L'allusion que fait Beckford aux craintes et aux soupçons du gouvernement pourrait peut-être se prêter à l'hypothèse que le bailli ait vu son retour à Lausanne d'un mauvais œil, parce qu'il avait été si intimement lié avec Verdeil, lui aussi frappé, pour avoir pris part aux fameux banquets, d'une poursuite judiciaire qu'il avait évitée en prenant la fuite.

Ce que c'était que le train réduit de Beckford, Lord Cloncurry<sup>5</sup> nous le dira : « Pendant la période où j'habitai Neuchâtel [1792], il y vint M. Beckford, l'auteur bien connu de *Vathek*. Il voyageait avec un luxe qui étourdirait les princes de cette époque

<sup>1</sup> WHALEY, *op. cit.*, p. 304.

<sup>2</sup> Nous devons à l'amabilité de M. Louis Junod la vérification de ce fait.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet, dans le prochain numéro de la *R. H. V.*, une étude de M. LOUIS JUNOD, *Une évasion au château d'Aarbourg en 1792*.

<sup>4</sup> OLIVER, *op. cit.*, p. 213.

<sup>5</sup> Valentine Lawless, Lord Cloncurry, 1773-1853.

de décadence. Sa suite comprenait environ trente chevaux avec quatre carrosses et un nombre proportionné de domestiques. Aussitôt arrivé, M. Beckford fit appareiller un yacht sur le lac. »<sup>1</sup>

Finis pour de bon, les fastueux séjours sur les bords du Léman, mais Beckford devait conserver une attache précieuse avec le Pays de Vaud, car ce fut lui qui acheta la bibliothèque de Gibbon, mort à Londres le 16 janvier 1794. Nombreuses ont été les erreurs au sujet de cet achat<sup>2</sup>. « Je voudrais, écrivit Benjamin Constant à sa tante, née de Chandieu, le 31 décembre 1794, je voudrais que Gibbon m'eût laissé la bibliothèque qu'il a léguée à Wilhelm de Sévery. »<sup>3</sup> Erreur de la part de Constant : l'exécuteur testamentaire de Gibbon, Lord Sheffield, dut suivre le testament du défunt qui prescrivit une vente publique de sa bibliothèque au profit de ses parents Porten.

Les commentateurs se sont donné beaucoup de peine pour expliquer quand Beckford a pu acheter la bibliothèque, étant donné ses rapides et multiples déplacements. On a dit<sup>4</sup> qu'il l'acheta à Lausanne en 1793, ce qui est absurde puisque à cette date Gibbon n'était pas encore mort. D'autres<sup>5</sup> l'ont fait l'acheter à Lausanne en 1794, ce qui est impossible, parce que Beckford était alors au Portugal. Mais quand on se rappelle que l'exécuteur testamentaire, Lord Sheffield, était en Angleterre, il n'était pas nécessaire que Beckford vînt à Lausanne pour faire l'achat, événement qui semble avoir eu lieu en 1796. Mary Berry<sup>6</sup>, de passage à Lausanne le 6 juillet 1803, consigna dans son *Journal* : « Nous allâmes voir la bibliothèque de M. Gibbon ; elle est toujours ici, quoique M. Beckford de Fonthill l'ait

<sup>1</sup> CLONCURRY, *Personal recollections*, Dublin, 1850, p. 8.

<sup>2</sup> On ne comprend pas comment M. Edmond Jaloux a pu écrire dans la *Gazette de Lausanne* du 24 novembre 1945 : « Gibbon, le célèbre historien, étant mort pendant le séjour de Beckford au bord du lac, l'auteur de *Vathek* avait acheté toute sa bibliothèque. Au moment de son deuil [donc en 1786], il la donna à un ami, dont la famille dut la garder intacte jusqu'à nos jours, car elle a été vendue, peu avant 1939, par un libraire de Genève. »

<sup>3</sup> BENJAMIN CONSTANT, *Journal intime et lettres à sa famille*, Paris, 1928.

<sup>4</sup> OLIVER, *op. cit.*, p. 216 : « Beckford was in England by the end of July (1793). He had, in all probability, first visited Switzerland, and it must have been about this time that he bought Gibbon's library. » Il est vrai que, dans une note, M. Oliver ajoute qu'il suppose que Beckford arriva à Lausanne au moment où les effets de Gibbon furent mis en vente après sa mort survenue le 16 janvier 1794.

<sup>5</sup> GUY CHAPMAN, dans son édition des *Travel Diaries* de Beckford, 1928, t. 1, p. XLIII ; MELVILLE, *op. cit.*, p. 180.

<sup>6</sup> Mary Berry, 1763-1852.

achetée il y a sept ans, pour 950 livres... Elle est sous la garde de M. Scott [*recte*, Scholl <sup>1</sup>], médecin de cette ville, qui négocia l'achat pour M. Beckford avec les exécuteurs de M. Gibbon en Angleterre. »<sup>2</sup> La date de 1796 pour l'achat s'accorde aussi avec le témoignage du comte de Vaublanc <sup>3</sup>, qui trouva la bibliothèque chez le D<sup>r</sup> Scholl quand il lui rendit visite en 1797.

Ce fut probablement en 1802, pendant la courte trêve de la paix d'Amiens, que Beckford revint à Lausanne voir ses précieux livres. Comme il le dit lui-même : « J'achetai la bibliothèque afin d'avoir quelque chose à lire quand je passais par Lausanne. Je m'enfermai pendant six semaines du matin au soir, ne sortant que de temps en temps pour monter à cheval. Les gens me crurent fou. Je lus jusqu'à ce que je devins presque aveugle. »<sup>4</sup>

Dans son *Journal*, Mary Berry ajoute que : « M. Beckford, la dernière fois qu'il fut ici en 179? [donc date incertaine], fit emballer environ 2500 volumes des plus précieux, dans deux caisses qu'il se proposait d'envoyer en Angleterre, mais qui restent ici avec les autres. »<sup>5</sup>

En 1879, le général Meredith Read <sup>6</sup> apprit de M<sup>lle</sup> Fanny Scholl, fille du D<sup>r</sup> Frédéric Scholl, que Beckford emporta avec lui huit ou dix volumes et laissa les autres sous la sauvegarde de son père. Ils restèrent au numéro 20 de la rue de Bourg pendant plusieurs années. Henry Matthews, de passage à Lausanne en 1818, écrivit : « La bibliothèque de Gibbon est toujours ici, mais elle est enterrée. Elle est la propriété de M. Beckford et se trouve enfermée dans une maison inhabitée à Lausanne. »<sup>7</sup> Quelques années plus tard, Beckford en fit don au D<sup>r</sup> Scholl.

Vers 1825, le D<sup>r</sup> Scholl divisa la bibliothèque en deux parties et en vendit une pour 12 500 francs à un Anglais excentrique,

---

<sup>1</sup> Abram-Frédéric Scholl, environ 1757-1835.

<sup>2</sup> *Journals and correspondence of Mary Berry*, London, 1866, vol. 2, p. 260.

<sup>3</sup> VINCENT-MARIE VIENNOT, comte de VAUBLANC, *Mémoires*, Paris, 1857, p. 350.

<sup>4</sup> MELVILLE, *op. cit.*, p. 180.

<sup>5</sup> BERRY, *op. cit.*, p. 261.

<sup>6</sup> MEREDITH READ, *Historic studies in Vaud, Berne and Savoy*, London, 1897, vol. 2, p. 505.

<sup>7</sup> HENRY MATTHEWS, *Diary of an invalid in search of health*, London, 1824, vol. 2, p. 74.

M. John Walter Halliday, qui demeurait au château des Clées <sup>1</sup>. Quant à la moitié conservée par Scholl, elle fut dispersée par la vente à partir de 1831. M. Halliday déménagea des Clées et alla habiter Cartigny près de Genève, avec ses livres qui, à sa mort, passèrent entre les mains de M. Charles Bedot. Le fils de celui-ci, M. Maurice Bedot, mourut en 1927, et sa moitié de la bibliothèque de Gibbon fut mise en vente par un libraire de Genève. Ne trouvant pas d'acheteur, la collection vint enfin en Angleterre pour être vendue aux enchères par MM. Sotheby à Londres en 1934 <sup>2</sup>.

Il convient d'ajouter que le catalogue de la bibliothèque entière de Gibbon a été rétabli au moyen d'un travail de bénédictin par M. Geoffrey Keynes <sup>3</sup>.

Que la bibliothèque de Gibbon ait été la propriété de Beckford est une ironie de l'histoire littéraire. On a vu ci-dessus l'opinion que Gibbon avait de Beckford ; reste à connaître celle que Beckford avait de Gibbon. Elle est connue par une note que Beckford écrivit dans son exemplaire du *Decline and Fall* et qui a été reproduite par M. Keynes. « Le temps approche, M. Gibbon, quand votre ridicule présomption, vos nombreuses erreurs qui parfois paraissent faites avec intention, vos fréquents détournements des vérités historiques dans le but de plaisanter ou de mépriser tout ce qui est sacré et digne de vénération ; votre ignorance des langues orientales, votre connaissance très imparfaite des langues latine et grecque ; votre pureté morale affectée qui perce çà et là à travers les racontars obscènes de vos notes, comme des roses artificielles semées dans l'obscurité par une prostituée sur un fumier ; votre scepticisme dépourvu de cœur ; votre penchant anticlassique à orner luxueusement vos phrases ; votre langage gonflé ; votre cadence monotone, seront encore

---

<sup>1</sup> LOUIS SEYLAZ, « La bibliothèque de Gibbon », *Gazette de Lausanne*, 11 septembre 1932.

<sup>2</sup> A la nouvelle de la mise en vente de cette partie de la bibliothèque, le Conseil d'administration de Magdalen College à Oxford (l'ancien collège de Gibbon) désigna une commission pour étudier la question de l'achat. La somme exigée étant supérieure à 4000 livres, le collège dut renoncer au projet. La vente aux enchères chez MM. Sotheby à Londres eut lieu le 20 décembre 1934 et réalisa la somme de £1577 10 s.

<sup>3</sup> *The Library of Edward Gibbon : a Catalogue of his books, with an introduction* by Geoffrey Keynes, London, 1940.



plus exposés et conspués qu'ils ne l'ont été. Une fois tombé de vos échasses, vous serez réduit à votre juste valeur et au niveau que vous méritez. »<sup>1</sup> Quelle erreur !

## VI. La Duchesse de Devonshire

A plusieurs points de vue, l'année 1792 est la plus intéressante dans les annales des Anglais au Pays de Vaud. Ce fut la dernière où l'on put voir Gibbon régner en grand monarque à Lausanne, puisqu'il devait quitter sa demeure adorée le printemps suivant, pour n'y jamais revenir. Ce fut également la dernière année de voyages à l'étranger du grand public anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle, à cause de la situation de plus en plus menaçante de la France, en proie à la révolution. Parmi ces Anglais se trouvait la belle Georgiana, duchesse de Devonshire<sup>2</sup>, qui vint en 1792 passer presque six mois dans le Pays de Vaud.

La duchesse avait quitté l'Angleterre à l'automne de l'année précédente en compagnie de sa sœur, Lady Harriet Duncannon<sup>3</sup>, qui avait été atteinte d'une hémiplégie et devait passer l'hiver dans le midi de la France. Avec ces deux augustes sœurs voyageaient aussi leur mère, Georgiana, Lady Spencer<sup>4</sup>, et une amie intime de la famille, Lady Elizabeth Foster<sup>5</sup>. Lady Harriet Duncannon avait pris avec elle sa fillette Caroline Ponsonby<sup>6</sup>, et Lady Elizabeth Foster de même la sienne, Caroline St Jules<sup>7</sup>; les

<sup>1</sup> KEYNES, *op. cit.*, p. 28.

<sup>2</sup> Georgiana, duchesse de Devonshire, née en 1757, fille aînée du comte et de la comtesse Spencer ; épousa en 1774 William, cinquième duc de Devonshire ; mourut en 1806.

<sup>3</sup> Lady Henrietta (Frances) (dite Harriet) Duncannon, née en 1761, fille cadette du comte et de la comtesse Spencer ; épousa en 1780 Frederick Ponsonby, Lord Duncannon, lequel à la mort de son père, le 11 mars 1793, devint troisième comte de Bessborough ; mourut en 1821.

<sup>4</sup> Margaret Georgiana, comtesse Spencer, née Poyntz ; mourut en 1814.

<sup>5</sup> Lady Elizabeth Foster, née en 1758, fille de Frederick Hervey, évêque de Berry, quatrième comte de Bristol ; épousa en 1777 John Thomas Foster ; veuve en 1796, elle épousa en 1809 William, cinquième duc de Devonshire, veuf de Georgiana et devint Elizabeth duchesse de Devonshire et veuve en 1811.

<sup>6</sup> Lady Caroline Ponsonby, née en 1785 ; épousa en 1805 William Lamb, plus tard second vicomte Melbourne, et devint la célèbre Lady Caroline Lamb ; mourut en 1828.

<sup>7</sup> Caroline St Jules, née en 1785, fille de William, cinquième duc de Devonshire et de Lady Elizabeth Foster ; épousa en 1806 George Lamb.

enfants <sup>1</sup> de la duchesse restèrent en Angleterre, fait auquel on doit les précieux renseignements sur le voyage, que la mère consignait dans un carnet <sup>2</sup> ou donnait dans des lettres <sup>3</sup> à l'adresse de ses enfants.

Frédéric Ponsonby, Lord Duncannon <sup>4</sup>, était venu rejoindre sa femme au printemps de 1792, et la famille entière prit le chemin de la Suisse. Le journal <sup>5</sup> de la duchesse décrit les étapes de ce voyage :

27 mai. Nous passâmes par Chamberri capitale de la Savoie et prîmes le dîner aux bains d'Aix, très jolie ville. Nous couchâmes à Rumilly où nous nous étions promenés fort tard. Votre Oncle et votre Tante allèrent par Annecy, petite ville au bord d'un très joli lac dont je vous envoie un dessin.

28 mai nous arrivâmes tous à Genève. Je ne puis vous exprimer la joie avec laquelle je vis pour la première fois le superbe lac de Genève — c'est comme une petite mer, et entouré de divers pays — le Chablais qui fait partie de la Savoie — le Valais et le Pays de Vaud qui font partie de la Suisse — Versois petite ville de France — et enfin le territoire de Genève.

Genève est une très jolie ville sur le lac. C'est une petite République en soi dont je vous donnerai un récit et un dessin dans mon prochain journal...

Seule, Lady Elizabeth Foster connaissait déjà les rives du Léman. Elle avait été mise en pension à Genève en 1765 <sup>6</sup>, et deux fois, en 1783 et 1784, elle avait séjourné à Lausanne <sup>7</sup> pour consulter Tissot, en allant et en revenant d'Italie. Elle

---

<sup>1</sup> L'aînée des enfants de la duchesse fut Lady Georgiana (Dorothy) Cavendish, née en 1783 ; épousa en 1801 George, Lord Morpeth, plus tard sixième comte de Carlisle ; mourut en 1858.

<sup>2</sup> C'est grâce à l'amabilité de l'honorable George Howard, descendant de Georgiana Dorothy, que nous avons pu prendre connaissance du journal manuscrit de Georgiana duchesse de Devonshire, conservé dans les archives de Castle Howard.

<sup>3</sup> Plusieurs de ces lettres ont été publiées dans l'ouvrage d'IRIS LEVESON GOWER, *The face without a frown*, London, 1944 ; nous en traduisons des extraits.

<sup>4</sup> Frederick Ponsonby, Lord Duncannon, né en 1758, succéda comme troisième comte de Bessborough en 1793, mourut en 1844.

<sup>5</sup> Voir note 3.

<sup>6</sup> W. S. CHILDD-PEMBERTON, *The earl bishop*, London [1924], p. 74.

<sup>7</sup> *Private Letters of Edward Gibbon*, edited by R. E. Prothero, London, 1897, vol. 2, pp. 81, 117.

aussi tenait un journal <sup>1</sup>, rédigé en français et adressé à sa fille Caroline St Jules. On y fera également des emprunts.

Le 5 mai, la duchesse écrit à ses enfants <sup>2</sup> qu'elle ne peut résister à la tentation de leur dire combien elle et sa famille avaient pris plaisir à voir M. de Saussure, grand Philosophe.

C'est un homme très intéressant et très aimable qui est très attaché à sa femme et a deux fils et une ravissante fille.

Il y a une montagne très élevée, appelée le Montblanc, toujours couverte de glace et tellement haute que depuis des siècles personne n'a réussi à la gravir. Une personne y parvint et M. de Saussure voulut aussi y aller (quoique ce soit très dangereux) pour faire ses expériences sur l'air. Sa femme, tout en redoutant les dangers auxquels il s'exposerait, eut suffisamment de courage et d'amour pour lui dire que puisqu'on l'avait fait, il devait, lui, grand Philosophe, l'essayer. Il monta, il y mit deux jours et fut tellement gelé de froid quoiqu'en juillet, que ses vivres furent gelés et il se sentit si affaibli qu'il ne put boucler son soulier. Souvent il fut obligé de ramper sur une échelle placée en travers des crevasses dans la glace profonde de centaines de pieds.

Quand il arriva sur ce sommet, il vit au-dessous de lui toutes les cimes neigeuses des montagnes et les rivières de glace reluisantes comme des diamants — tout le pays de la Suisse, la Savoie et une partie du Piémont — le lac de Genève — et le ciel lui apparut couleur bleu de prusse foncé — mais ce qui lui fit le plus plaisir fut de pouvoir distinguer, comme il eut la joie de le faire, sa femme et son fils à Chamouni où il les avait laissés, et de les voir agiter un drapeau, signe convenu entr'eux pour lui faire savoir qu'ils l'avaient vu et le savaient sain et sauf.

Je trouve cette petite histoire très touchante. Il m'a donné deux morceaux de granit qu'il avait ramassés sur le rocher au haut du Mont Blanc, que je préserverai comme des trésors précieux, et il a donné à votre chère Grand-maman des fleurs très jolies pour son herbier. ... Votre chère Grand-maman <sup>3</sup>, votre Tante <sup>4</sup> et Bess <sup>5</sup> s'appliquent beaucoup à l'étude de la botanique ; quant à moi, je l'étudie aussi un peu, mais mon favori parmi tous les favoris, c'est la minéralogie, et j'ai déjà une jolie collection <sup>6</sup> que j'ai réunie moi-même.

---

<sup>1</sup> C'est grâce à l'amabilité de M. Francis Thompson, bibliothécaire et archiviste du duc de Devonshire à Chatsworth, que nous avons pu prendre connaissance d'une copie de ce journal manuscrit.

<sup>2</sup> I. LEVESON GOWER, *loc. cit.*, p. 181.

<sup>3</sup> Lady Spencer.

<sup>4</sup> Lady Harriet Duncannon.

<sup>5</sup> Lady Elizabeth Foster.

<sup>6</sup> Cette collection existe toujours et est conservée à Chatsworth. Elle contient des pièces de grand intérêt.

Après une semaine, on quitta Genève, Lady Spencer pour Lausanne, et les autres pour Yverdon. Le journal de Lady Elizabeth Foster précise que le 7 juin on alla par Nyon jusqu'à Morges, et le lendemain 8 juin par La Sarraz et Orbe à Yverdon. A cette date, le journal se poursuit :

... nous preferammes loger aux bains où l'auberge est très bonne et absolument à la campagne... sous les maronniers qui sont dans la cour de notre auberge est la source d'eau minérale naturellement tiède, et dont comme tu sais on sent l'odeur dès qu'on entre dans la maison...

Ce fut donc au château d'Entremonts, aux bains d'Yverdon, que descendit tout ce beau monde, et on en trouve l'écho dans un passage des annales de la ville <sup>1</sup>, en date de juillet 1792 : « On se plaint de la fierté du Sieur de Niederhäusern qui, pour loger la duchesse de Devonshire, a fait sortir ses hôtes. » L'amodiateur des bains aurait donc tout simplement mis tous ses autres clients à la porte.

Aussitôt arrivée à Yverdon, la duchesse écrivit à sa mère une lettre <sup>2</sup> qui permet de voir comment les grands passaient leur temps :

Yverdon le 8 juin [1792]. — Le docteur Nott <sup>3</sup> ira demain, ma très chère Mère, chercher notre courrier et j'espère une longue lettre de vous. Il vous dira combien cet endroit est joli et calme ; le lac pas aussi impressionnant que celui de Genève, mais très beau. Nous sommes très proprement et gentiment logées aux bains — bref, nous aimerions énormément que vous vintes un jour nous voir — je n'aime jamais voir un joli endroit sans vous, et je crois que celui-ci vous ferait beaucoup plaisir. Les fleurs abondent, d'après ce qu'il paraît. J'en ai cueilli une qui est je crois une *Siliculosa* parce qu'elle a la cosse courte et ronde, et je l'ai séchée. Comme vous le voyez, je suis toute éprise [de botanique] et j'ai une idée des Classes mais ce ne sera qu'avec votre aide que j'arriverai à surmonter quelques difficultés que j'éprouve.

J'ai écrit à Selina <sup>4</sup> une lettre pleine de Botanique et de Minéralogie — car je me suis fait une règle de lui écrire avec plus de détails quand

<sup>1</sup> A. CROTTET, *Histoire et annales de la ville d'Yverdon*, Genève, 1859, p. 518.

<sup>2</sup> Archives de Chatsworth, correspondance manuscrite de la période du cinquième duc de Devonshire. Nous devons également à l'amabilité de M. Francis Thompson, bibliothécaire et archiviste, le privilège d'en avoir pu prendre connaissance.

<sup>3</sup> La présence du docteur Nott à Neuchâtel est signalée en 1793 par Lady Holland dans *The Journals of Elizabeth Vassall, Lady Holland*, edited by the Earl of Ilchester, London, 1908.

<sup>4</sup> Selina Trimmer, gouvernante de la duchesse Georgiana quand elle fut enfant.

je suis loin d'elle, parce que je sais qu'elle aime tout savoir à mon sujet et il est juste qu'elle l'aime. Mes comptes seront prêts pour Tounsend <sup>1</sup> dimanche — nous fûmes obligées de prendre deux chevaux supplémentaires à chaque voiture ou nous ne serions jamais arrivées, les chemins étaient tellement mauvais. Nous avons vu M<sup>me</sup> Mortiers <sup>2</sup> qui vint nous rendre visite et retourna à Yverdun à pied ; elle est vivace et robuste malgré ses 75 ans. Nous vîmes François aussi et demain nous verrons Grygy qui lavera pour nous. Si vous ne venez pas nous voir ici, M<sup>me</sup> Mortier ira à Lausanne vous rendre visite. A propos, vous devriez, ma chère Mère, prendre des informations sur le domestique du pauvre Mr. Rigby qui demeure près de Lausanne. Qu'avez-vous appris au sujet de M<sup>me</sup> G... j'espère que ce n'est pas la même personne.

Caroline <sup>3</sup> s'est baignée ce soir et y a pris plaisir à un degré comtrariant — elle est allée se coucher en bonne humeur — on n'avait pas été sage aujourd'hui.

Je sais qu'un lys appartient aux Hexandria Monoginia, un mathiole aux Tetrodynamia Monogynia, et un pois aux Diadelphia — voila du savoir. Ma sœur et Bess se sont appliquées à leurs études — mais personne d'entre nous n'a été plus affairé que Mapin pour savoir si ses œufs au lait devraient être poudrés de sucre ou non — je vous supplie, ma très chère Mère, de veiller à ce que il medico <sup>4</sup> ne se trompe et ne prenne le chemin de Genève au lieu d'ici avec notre courrier, car il est plus distrait que jamais.

Les grandes dames penchées sur leurs fleurs et leurs cristaux durent présenter un aspect très sympathique qui ressort également d'une lettre <sup>5</sup> d'Edmund Davall, jeune botaniste anglais demeurant à Orbe, adressée à Sir James Smith. Il y dit :

Orbe, Canton de Berne <sup>6</sup>, Suisse, 11 janvier 1793.

... Moi qui, comme vous le savez, vis presqu'en hermite, je me trouvai en septembre dernier à table avec Lady Spencer, la duchesse de Devon, et Lady Duncannon, leur enseignant les noms de quelques plantes qu'elles avaient cueillies — la duchesse ne s'y appliquait pas

---

<sup>1</sup> M. Tounsend était sans doute un secrétaire attaché à la suite de la duchesse.

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> Mortiers était sans doute une ancienne domestique dans la famille de la duchesse Georgiana.

<sup>3</sup> Caroline Ponsonby ; on commence déjà à constater le caractère difficile de cette enfant terrible.

<sup>4</sup> Le docteur Nott.

<sup>5</sup> G. R. DE BEER, « An unwritten English chapter in the history of Swiss botany », *Proceedings of the Linnean Society of London*, vol. 159, 1947, p. 55.

<sup>6</sup> Cette désignation est curieuse, car Orbe était un baillage mixte appartenant à Berne et à Fribourg. Davall s'en servit régulièrement dans sa correspondance.

beaucoup car elle préfère les cristaux aux plantes, mais les autres, et en particulier la maman, Lady Spencer, semble vouloir étudier la botanique sérieusement, et l'infortunée et intéressante Lady Duncannon paraît avoir quelque aptitude. Elles n'ont commencé que depuis qu'elles sont sur le Continent.

Le séjour à Yverdon n'était pas consacré exclusivement aux études ; le journal de Lady Elizabeth Foster indique quelques excursions, le 15 juin à Grandson, le 17 au Bois de la Ville. Puis, le 18 on entama le voyage de retour à Lausanne en passant cette fois par Moudon où on coucha ce soir-là, pour arriver à Ouchy le lendemain. La duchesse s'installa dans la maison dite le Petit-Ouchy, actuellement l'Elysée, appartenant alors au colonel de Molin de Montagny. Lady Spencer habitait une petite maison à côté.

Le 12 juillet était la fête anniversaire de Georgiana Cavendish, fille de la duchesse, et celle-ci lui écrivit<sup>1</sup> le lendemain, 13 juillet 1792 :

Je vais vous décrire, très chère Georgiana, la manière dont nous avons fêté hier l'anniversaire de votre naissance. Nous avons réuni une petite bourse, votre chère Grand-maman, Tante, Bess, et moi pour habiller 9 pauvres enfants en honneur de vous et de Frédéric<sup>2</sup>, — les garçons furent habillés en veste et pantalon bleus et blancs, les petites filles en rose et en blanc. Nous leur donnâmes à dîner... au milieu de la table était une corbeille très joliment décorée de fleurs, et chacun des enfants eut un bouquet et un nœud rouge. Votre Grand-maman aida à travailler les rubans pour leurs chapeaux. Les deux Carolines distribuèrent les bouquets et trente sous à chaque enfant.

Nous invitâmes beaucoup de monde à venir les voir... Ceci se passa dans la matinée de notre petite fête, et cela me donna d'autant plus de plaisir que je songeai que vous étiez occupée de la même manière, car je crois savoir que vous habillâtes 9 enfants le même jour.

Dans la soirée, votre chère Tante vint prendre le thé dans ma chambre ; ma chambre est très petite, mais elle donne sur le lac et j'avais fait sortir le lit de la chambre où je couche ordinairement. J'avais décoré ma chambre avec des dessins de votre Tante et de chère Bess. J'eus beaucoup de fleurs, surtout dans les rayons de ma bibliothèque — et en plus du thé, nous eûmes des glaces et des fruits et des gâteaux suisses...

<sup>1</sup> I. LEVESON GOWER, *loc. cit.*, p. 182.

<sup>2</sup> Sans doute Frederick Cavendish Ponsonby, second fils de Lady Harriet Duncannon ; né en 1783, il avait également neuf ans.

Vers cette époque, l'excentrique irlandais Thomas Whaley<sup>1</sup> se trouvait à Lausanne et rapporte dans ses mémoires<sup>2</sup> les traits suivants sur la duchesse et son entourage :

Quand la duchesse de D[evonshire] honorait les assemblées de sa présence, elle attirait aussitôt l'admiration et l'attention de toute l'assistance par la beauté de sa personne et l'élégance de son esprit. Le lendemain matin, je rendis visite à la duchesse, chez qui je trouvai réunie une nombreuse compagnie, et à ses côtés, comme d'habitude, ses deux fidèles compagnes. Je ne peux m'empêcher de faire allusion à un trait caractéristique de cette grande dame, celui de recevoir gracieusement toute personne qui lui est présentée. Elle paraît incapable de chasser personne de sa présence par une froideur de manières ou par une civilité ironique, quelque désagréable de conduite ou de conversation que soit le visiteur indésirable. De cette faiblesse, faiblesse aimable il faut bien l'avouer, deux vieux messieurs, personnages importants tous les deux, tirèrent profit, en se montrant aussi assidus à assister au lever de la duchesse que ses compagnes. Quand j'entrai dans sa chambre et que je la vis ainsi entourée, le tableau me fit immédiatement penser à la parabole de Susanne et des deux vieillards. L'un était un médecin suisse, dans sa personne l'image de Don Quichotte ; dans sa conversation un Thomas Diafoirus... L'autre était le plus célèbre et le plus volumineux de tous les historiens de notre époque...

Il est facile de reconnaître sous ces traits un peu cruels Tissot et Gibbon. Mais Whaley avait quand même vu juste, car Tissot et Gibbon rivalisaient de zèle quand il s'agissait de s'approcher de la duchesse ou de Lady Elizabeth Foster. On se rappelle la passe d'armes toute pacifique, d'ailleurs, entre ces deux hommes au sujet de cette dernière. Tissot : « Lorsque vos fadaïses auront rendu Lady Foster gravement malade, je l'en guérirai » ; Gibbon : « Et quand Milady sera morte de vos ordonnances, cher docteur, je la rendrai immortelle. »<sup>3</sup> Les jours suivants, on vit un autre exemple de l'empressement de ces deux bons amis auprès de ces belles dames quand, le 22 juillet, la duchesse et Lady Elizabeth Foster retournèrent à Yverdon, où Tissot et Gibbon ne

---

<sup>1</sup> Thomas Whaley portait le sobriquet de « Buck » ; il fit la même année une tentative d'ascension au Mont-Blanc ; né en 1766, il mourut en 1800. Voir ci-dessus, p. 174, n. 2.

<sup>2</sup> *Buck Whaley's Memoirs*, edited by Sir Edward Sullivan, London, 1906, p. 297.

<sup>3</sup> A. GUIBAN, *Le deuxième centenaire du docteur Tissot*, R. H. V., t. 36 (1928), p. 242.

tardèrent pas à les suivre. En ce faisant, Gibbon viola lui-même la règle qu'il s'était faite <sup>1</sup> de ne pas s'éloigner de plus de dix milles de Lausanne. Le journal de Lady Elizabeth Foster contient quelques bribes de la conversation des deux hommes. Sur Tissot, au sujet de sa visite à Rousseau à Môtiers <sup>2</sup>, « Rousseau avoit une amie malade, il écrivit à Mons<sup>r</sup> Tissot pour l'engager à la venir voir, Mons<sup>r</sup> Tissot la vit et la guérit. Rousseau lui écrivit : Vous me mettez Mons<sup>r</sup> dans un grand embarras, j'ai écrit contre les medecins, et les miracles, et vous me faites croire à l'un et à l'autre ». Gibbon lui dit : « Madame de Stael fille de Mons<sup>r</sup> Necker s'est rendue célèbre par son esprit, mais sa conduite peu considérée afflige ses Parens. Son Pere vouloit la persuader d'y faire quelques réformes ; « mon Pere, dit Madame de Stael, je vous sacrifierois ma vie, mais non pas un effet. » Dans un journal écrit pour une enfant, ce petit trait ne manque pas de fraîcheur.

Le 31 juillet, la duchesse et Lady Elizabeth Foster furent de retour à Ouchy, et le 7 août la duchesse écrivit une merveilleuse lettre à sa fille : <sup>3</sup>

Nous avons été très gaies et dissipées ces derniers jours, je veux dire que votre chère Tante est venue chercher Bess et je ne sors jamais sans elle. Hier soir elle alla voir M. Gibbon et parcourut son beau jardin en tous sens — elle y est allée souvent, car il vit beaucoup avec nous, mais jamais nous n'eûmes une si belle soirée. Il a un délicieux petit pavillon sur sa terrasse où, après le thé, nous fîmes de la musique et notre petite princesse russe et son amie dansèrent des danses russes, après quoi elles chantèrent.

M. Gibbon aime beaucoup les deux Carolines, et Caroline Ponsonby fait de lui ce qu'elle veut — elle insista pour qu'il apprenne à *faire les Rois*, c'est à dire, à mettre en ordre son jeu des rois de France. M. Gibbon est très intelligent, mais affreusement laid, et il porte une casquette de jockey verte pour se protéger les yeux quand il sort dans son jardin. Caroline en fut fort amusée et la lui fit enlever plusieurs fois et la déforma. C'est un homme très célèbre, parce qu'il a écrit une célèbre histoire de la chute de l'empire romain, ce qui fait qu'il est très drôle de le voir jouer avec les deux Carolines.

---

<sup>1</sup> *Autobiographies of Edward Gibbon*, edited by John Murray, London, 1897, p. 334.

<sup>2</sup> Tissot s'était rendu à Môtiers sur la demande de Rousseau le 14 mars 1765, pour soigner Isabelle Guyenet.

<sup>3</sup> I. LEVESON GOWER, *loc. cit.*, p. 184.



Il vient nous voir presque tous les jours et quelquefois, quand nous nous habillons, elles s'occupent de l'amuser ; elles dansent devant lui et elles chantent pour lui. Un jour Caroline Ponsonby, qu'un laquais avait fait sauter sur son genou, voulut à tout prix que le laquais fît sauter M. Gibbon, ce qui fut difficile, car c'est un des hommes les plus gros que vous ayez vus.

Nous prenons des leçons de minéralogie et de chimie, et M. Gibbon les prend avec nous, et le soir nous faisons beaucoup de musique, que vous aimeriez, j'en suis sûre. Votre chère Grand-maman a presque appris l'allemand, mais elle apprend tout ce qu'elle veut — elle monte sur sa bourrique et je crois qu'elle préfère Lausanne à tous les endroits que nous avons vus depuis notre départ. Le pays est d'une beauté si rare et les habitants sont tellement bons que je l'aimerais aussi si ma nostalgie pour l'Angleterre n'augmentait pas tous les jours...

On ne s'imaginait pas Gibbon jouant avec les enfants. Mais les temps commençaient à se faire sombres avec les événements de la France, et bientôt on vit arriver les enfants du comte d'Artois, fuyant leur patrie. L'épisode est décrit dans une lettre<sup>1</sup> que Lady Harriet Duncannon écrivit le 11 août à ses fils en Angleterre :

Lausanne, 11 août [1792].

... L'autre jour, les petits Princes, les ducs d'Angoulême et de Berry dont je vous ai parlé à Turin, fils du comte d'Artois, passèrent par ici en route pour l'armée. Le plus jeune, le duc de Berry, n'a que 13 ans. Le jour de son douzième anniversaire il écrivit à son père le suppliant de le laisser venir combattre à ses côtés. Il lui dit qu'il avait lu dans l'histoire romaine que le jour qu'Annibal eut 12 ans il alla à l'autel et jura de défendre et de venger son père contre tous ses ennemis, et que lui (le duc de Berry) avait fait le même serment à son père.

Il y a une petite ville qui s'appelle Versois entre ici et Genève qui appartient encore aux Français, et on jugea dangereux pour les princes d'y passer ; ils s'embarquèrent par conséquent à Evian et traversèrent le lac. A l'aide d'une longue-vue nous les vîmes s'embarquer, traverser le lac et atterrir. Nous allâmes alors à leur rencontre. Tous les gentils-hommes de Lausanne les escortèrent et firent une longue procession avec trompettes et tambours battants. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme les Princes se conduisirent bien, et trouvèrent quelque chose de poli à dire à tout le monde, et parlèrent si affectueusement de leur père, de leur mère, et de leur grand-père le roi de Sardaigne, que c'était touchant.

---

<sup>1</sup> EARL OF BESSBOROUGH, *Lady Bessborough and her family circle*, London, 1940.

Le 19 août, le journal de Lady Elizabeth Foster raconte :

... J'ai été voir Mons<sup>r</sup> Gibbon ce matin, qui étoit justement de retour de Coppet. Il me dit qu'il avoit trouvé Mons<sup>r</sup> Necker dans un état d'agitation et d'affliction qu'on ne peut imaginer. Il avoit reçu une lettre de Madame de Stael, il jugea que la situation de Paris l'avoit effrayée, car elle m'écrit, dit-il avec prudence et ménagement, elle qui ne craint rien et ne ménage jamais ses paroles.

C'étoit sans doute la nouvelle du massacre des Gardes Suisses aux Tuileries, le 10 août, qui avait dicté à Madame de Staël cette mesure de prudence, nouvelle qu'on venait seulement d'apprendre depuis peu de temps. Sir Charles Blagden, dans son journal <sup>1</sup>, dit qu'il l'apprit à Genève le 18, date qui fut également celle de la proclamation du Bailli de Lausanne.

Cependant, les Anglais continuaient d'affluer à Lausanne. Le 22 août arrivèrent le frère et la belle-sœur de Lady Elizabeth Foster, Frederick William Hervey <sup>2</sup> et Lady Hervey <sup>3</sup>, femme de John Augustus, Lord Hervey <sup>4</sup>. Le 28 août, la famille fit une excursion à Vevey et à Clarens. Sir Charles Blagden, secrétaire de la *Royal Society* de Londres, arriva à Lausanne le 30 août, accompagné de Lady Palmerston <sup>5</sup>, pendant que Lord Palmerston <sup>6</sup> faisait le voyage de Chamonix et arrivait à Lausanne par Martigny. Le journal <sup>7</sup> de Sir Charles Blagden fournit de précieux renseignements sur l'emploi du temps de tout ce beau monde. Nous en emprunterons des extraits touchant la duchesse de Devonshire :

30 août... rencontré la duchesse de Devonshire et Lady Duncannon à cheval. Arrivé au Lion d'Or, infect et puant. Vu Lady Spencer, Lady Elizabeth Foster, M. Cerjat <sup>8</sup> dans la soirée...

---

<sup>1</sup> G. R. DE BEER, *The diary of Sir Charles Blagden, Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 8, 1950, p. 67. Sir Charles Blagden, né en 1748, mourut en 1820.

<sup>2</sup> Frederick William Hervey, né en 1769, fils de Frederick Hervey, évêque de Derry, quatrième comte de Bristol, succéda comme cinquième comte de Bristol à la mort de son père en 1803; mourut en 1859.

<sup>3</sup> Elizabeth Lady Hervey, née Drummond; épousa en 1779 John Augustus, Lord Hervey; mourut en 1818.

<sup>4</sup> John Augustus, Lord Hervey, né en 1757, fils de Frederick Hervey, évêque de Derry, comte de Bristol; mourut en 1796.

<sup>5</sup> Mary, vicomtesse Palmerston, née Mee.

<sup>6</sup> Henry Temple, second vicomte Palmerston, né en 1739, mourut en 1802.

<sup>7</sup> Voir note 1.

<sup>8</sup> Jean-François-Maximilien de Cerjat, né en 1729, mourut en 1803.

31 août... Envoyé lettre à Lady Ancaster <sup>1</sup>, très malade, proche de la mort. Rendu visite à Mr Gibbon, manières très affectées, peu poli envers moi et Sall <sup>2</sup>, le devint petit à petit. Vu M<sup>me</sup> <sup>3</sup> et M<sup>lle</sup> Cerjat <sup>4</sup>, la dernière très intelligente. Reçu visite de la duchesse de Devonshire, très polie et désireuse de renouer amitié. Dîné au Lion d'Or. L'après-midi au café littéraire de Lacombe. Promené dans le jardin de M. Gibbon, causé avec lui quelque temps, chef-d'œuvres, se pique évidemment de ses manières, esprit petit. Descendu à Ouchy, grande maison de Montagny où demeure la duchesse de Devonshire, et petite maison de Lady Spencer qui avait rendu visite au Lion d'Or. Passé la soirée chez la duchesse de Devonshire. Conversation animée sur la chimie et la minéralogie ; n'ont pas fait beaucoup de progrès, apprécient Struve <sup>5</sup>, mais trouvent qu'il entre dans trop de détails. Lady Duncannon très gentille, mais un peu gauche par timidité. Il y avait aussi la femme du fils idiot du duc de Bouillon, s'appelait de Bouillon : laide, au moins 48 ans, accompagné de son mari, à ce qu'on dit <sup>6</sup>. Y assistaient aussi Lady Hervey, Mr Hervey, Mrs Prescott et sa fille qui est très jolie, M<sup>me</sup> d'Aguesseau, Mr Charles Greville <sup>7</sup> en mauvaise santé...

Après ce début dans la vie mondaine de Lausanne, Blagden alla faire une excursion à Meillerie, à Clarens et à Vevey, d'où il revint le 2 septembre et alla dîner chez Gibbon. Là,

... la famille Devonshire, le Dr Drew <sup>8</sup>, le Dr Tissot, le baron d'Erlach <sup>9</sup>, M. Mallet du Pan <sup>10</sup>, Mr Robinson vinrent dans la soirée. Conversation avec Mr Gibbon sur dernières découvertes géographiques en Angleterre ; aussi sur la chimie. Parlé des expériences sur les nerfs. La duchesse de Devonshire dit qu'elle se passionnait pour des études de

---

<sup>1</sup> Mary, duchesse d'Ancaster ; mourut à Lausanne en 1793.

<sup>2</sup> Probablement Sarah Thomson, comtesse Rumford, fille de Benjamin Thompson, comte Rumford ; amie intime des Palmerston, née en 1774, mourut en 1852.

<sup>3</sup> Margaret Madeleina de Cerjat, née Stample, Anglaise, née en 1736, mourut en 1813.

<sup>4</sup> Jeanne-Sabine de Cerjat née en 1734, mourut en 1823.

<sup>5</sup> Henri Struve, professeur de chimie à l'Académie de Lausanne, né en 1751, mourut en 1826.

<sup>6</sup> Il semble qu'il s'agit de Marie de Hesse-Rheinfelz, duchesse de Bouillon, et de son amant le prince Emanuel de Salm-Salm, qui vivaient à Lausanne dans la propriété du Désert ; voir M. et M<sup>me</sup> WILLIAM DE SÉVERY, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, 1911, t. I, p. 348.

<sup>7</sup> Charles Greville, né en 1749, mourut en 1809.

<sup>8</sup> La duchesse de Devonshire avait fait la connaissance du Dr Drew à Nice ; d'après son journal manuscrit (Archives de Castle Howard) ce fut lui qui inspira à la duchesse une passion pour l'histoire naturelle et la minéralogie.

<sup>9</sup> Gabriel-Albert d'Erlach, bailli de Lausanne ; né en 1739, mourut en 1802.

<sup>10</sup> Jaques Mallet du Pan, né en 1749, mourut en 1800.

cette nature ; me questionna beaucoup sur Mr Cavendish<sup>1</sup> et ses travaux...

3 septembre... Descendu chez la duchesse de Devonshire entendre la conférence de Struve. Vu la dolomite... La duchesse et Lady Duncannon très passionnées pour ces choses et pour la chimie. Mr Robinson et deux ou trois autres personnes assistent aux conférences, mais pas Lady Elizabeth Foster qui toujours la même prétend ne pas aimer les sciences. La duchesse me dit que maintenant elle vient dans les villes avec des idées très différentes de celles qu'elle entretenait autrefois, pour voir les hommes de science et de renommée. Resté à dîner, seul Mr Robinson en plus de nous. Y assistaient la fille de Lady Duncannon, Miss Ponsonby, et la fille réputée de Lady Elizabeth Foster. Après dîner, fait une promenade sous la conduite de Lady Spencer, à environ un mille de Petit Ouchy, par un ravin dans lequel un ruisseau se jette dans le lac. Passé quelque temps sur une belle terrasse ouverte, la plus jolie que j'aie vue ici, donnant sur le lac et les montagnes. Visité jolis jardins appartenant à M. Alman<sup>2</sup> près de Petit Ouchy. La femme de l'ambassadeur de Russie à Turin, M<sup>me</sup> Belozelaki, élégante, aristocrate, accompagnée de M<sup>lle</sup> Cazenove<sup>3</sup>, remarquable pour ses yeux châains. Passé la soirée chez la duchesse de Devonshire. MM. Gibbon, Tissot, O'Brien (fils supposé de Lord Inchiquin) et d'autres vinrent ; conversation animée. Gibbon ressemble trop à un acteur, comme s'il avait étudié son rôle. Le jeune de Sévery très gentil et sympathique. Lady Elizabeth Foster a un style particulier de dessin ; elles semblent avoir un maître de dessin à la maison...

4 septembre... Rendu visite à la duchesse de Devonshire dans la soirée...

5 septembre... Dîné chez la duchesse de Devonshire ; parmi les hôtes un membre de la famille de Rohan, religieux, espérait les premiers honneurs de l'Eglise avant la Révolution. Sorti avec les dames en corbeille ; fait le tour par Lausanne sur le chemin de Genève, et par Cour à Ouchy. La Princesse Joseph de Monaco vint dans la soirée, femme séduisante, paraît très amoureuse. M. Tissot parla de l'Abbé Amoretti<sup>4</sup> de Milan comme d'un homme très savant et utile. Conversation avec la duchesse au sujet des réunions de Sir Joseph Banks<sup>5</sup>, Mr Cavendish, etc...

<sup>1</sup> Henry Cavendish, né en 1731, mourut en 1810 ; illustre physicien, parent du duc de Devonshire.

<sup>2</sup> Probablement un *quiproquo* ; la propriété de Denantou appartenait à Jacques Koppen, qui était Allemand ; solution aimablement communiquée par le D<sup>r</sup> Alfred Roulin.

<sup>3</sup> Henriette Cazenove.

<sup>4</sup> Né en 1741, mort en 1816. Edita en 1800 le récit de Pigafetta, compagnon de Magellan dans son premier voyage autour du monde.

<sup>5</sup> Sir Joseph Banks, né en 1743, mourut en 1820 ; président de la Royal Society de Londres.

6 septembre... Allé dans la soirée chez la duchesse de Devonshire. Elle malade.

Le lendemain, Blagden reprenait le chemin de Genève.

Toutes les bonnes choses ont une fin et il fallait songer au départ. En écrivant à Lord Sheffield le 12 septembre, Gibbon dit au sujet de ses belles amies <sup>1</sup> :

Nous allons les perdre dans quelques jours ; mais la direction que prendront Bess et la duchesse, soit vers l'Italie soit vers l'Angleterre, n'est pas encore fixée. Lady Spencer et Lady Duncannon passeront les Alpes de toutes façons. Je vis avec elles...

On avait quand même encore le temps, et la vie à Ouchy continua. Le 30 septembre, la duchesse écrivit <sup>2</sup> à ses enfants :

... Caroline [Ponsonby] parle le français vraiment très bien, et les petites fautes qu'elle fait sont amusantes. Elle parle à n'importe qui, et l'autre jour elle se mit dans la tête que la Princesse Joseph de Monaco était veuve et elle persista à l'appeler « Veuve Joseph ». Elle se conduit très mal et dit tout ce qui lui vient à la tête, ce qui est très vexatoire — elle dit au pauvre Mr Gibbon qui a le malheur d'être très laid, que son énorme visage faisait peur au petit chien avec lequel il jouait...

La duchesse s'était amusée, entre autres jeux, à fonder un ordre de chevalerie auquel elle avait nommé le jeune Wilhelm de Sévery. Celui-ci, mobilisé, se trouvait avec ses hommes gardant la frontière de la menace des troupes françaises, et ne pouvait se rendre à Lausanne. D'autre part, la duchesse s'apprêtait à partir avec Lady Elizabeth Foster, Lady Spencer et Lady Harriet Duncannon étant déjà parties le 6 octobre pour Berne, Innsbruck et le col du Brenner. La cérémonie de l'accolade du jeune de Sévery dut par conséquent se faire par procuration, ainsi qu'il ressort de la lettre <sup>3</sup> que Gibbon lui écrivit le 12 octobre :

Vous venez de recevoir la cocarde et le plumet, mais vous ignorez encore la manière gracieuse et solennelle dont ils m'ont été remis à moi,

---

<sup>1</sup> *Private Letters of Edward Gibbon*, vol. 2, p. 312.

<sup>2</sup> I. LEVESON GOWER, *loc. cit.*, p. 185.

<sup>3</sup> M. et M<sup>me</sup> DE SÉVERY, *Vie de Société*, t. I, p. 342.

qui ai soutenu dans cette cérémonie le personnage de votre représentant. Mes deux parrains, MM. Pelham<sup>1</sup> et Robinson, m'ont mené vers la duchesse qui était assise dans un fauteuil. En avançant, j'ai fait trois révérences et j'ai mis un genou en terre devant elle. Lady Elizabeth Foster lui a présenté une grande épée nue, que M. Pelham avait apportée de l'armée prussienne. Avec cette épée, elle m'a donné l'accolade sur les deux épaules, et en me présentant la cocarde et le plumet, j'ai promis, en votre nom, de remplir tous les devoirs d'un brave et loyal chevalier. Je l'ai juré en lui baisant la main. Cette cérémonie n'est qu'un badinage, mais vous pouvez compter sur l'amitié de la duchesse qui est aussi vraie qu'elle est bonne. Elle part dans les premiers jours de la semaine prochaine. Comme elle n'a plus de cuisinier, je dîne tous les jours avec elle chez les Cerjat...

Comme l'a fait avec raison remarquer M. D. M. Low<sup>2</sup>, il est fort probable que cette cérémonie est à l'origine de la légende selon laquelle Gibbon se serait jeté à genoux devant une dame pour lui faire une déclaration d'amour et n'aurait pu se relever à cause de sa corpulence : légende dans laquelle l'identité de la dame varie beaucoup. De toutes façons, cette petite histoire démontre que les jeux du beau monde n'étaient ni bien sérieux ni méchants, et on y rattache volontiers l'histoire racontée par le D<sup>r</sup> Guisan<sup>3</sup>, selon laquelle Tissot et Gibbon avaient dû se soumettre à la peine de danser un menuet ensemble pour retirer un gage.

Escortées par M. Pelham<sup>4</sup>, la duchesse et Lady Elizabeth Foster quittèrent Lausanne le 20 octobre. Le 21, elles couchèrent à Bourg-Saint-Pierre, et le 22, ayant franchi le col du Grand-Saint-Bernard, à Saint-Rémi : « Nous couchâmes quatre nuits dans des lits sans rideaux sur des matelas comme des sacs de pierres »<sup>5</sup>, fit la duchesse ; et avec son départ de la Suisse la grande saison de 1792 peut être considérée comme terminée.

---

<sup>1</sup> Thomas Pelham, né en 1756, devint second comte de Chichester, mourut en 1826.

<sup>2</sup> D. M. Low, *Edward Gibbon*, London, 1937.

<sup>3</sup> A. GUI SAN, *Le deuxième centenaire du docteur Tissot*, R. H. V., t. 36 (1928) p. 241.

<sup>4</sup> Mr. Pelham se plaignit que la longue maladie dont il souffrit peu après ce voyage « fut entièrement attribuable aux ennuis qu'il essuya en conduisant ces dames de Lausanne à Florence » (MARJORIE VILLIERS, *The Grand Whiggery*, London, 1939, p. 114).

<sup>5</sup> I. LEVESON GOWER, *loc. cit.*, p. 185.

Il y eut un épilogue. Après avoir passé l'hiver en Italie, et laissant Lady Spencer et Lady Harriet, devenue comtesse de Bessborough, aux bains de Lucques, la duchesse de Devonshire et Lady Elizabeth Foster reprirent en été 1793 le chemin de l'Angleterre en passant par la Suisse. Le 10 août, elles étaient à Magadino et à Bellinzone ; le 12, elles quittèrent Bellinzone pour Policcio ; le 13, elles arrivèrent à Airolo ; le 14, après avoir franchi le col du Saint-Gothard, elles descendirent à Andermatt, le 15 à Fluelen, le 17 à Lucerne, et de là, le 19, elles arrivèrent à Berne où se trouvaient déjà Lord et Lady Palmerston. La traversée du Saint-Gothard fournit à la duchesse le motif pour un poème <sup>1</sup> dédié à ses enfants, qui fut traduit en français par l'abbé Delille.

A Berne, la duchesse et Lady Elizabeth Foster se séparèrent ; la duchesse s'était décidée à faire le tour de l'Oberland bernois par Thoune, Unterseen, Grindelwald et Lauterbrunnen, tandis que Lady Elizabeth Foster prit le chemin de Lausanne. Tissot vint au-devant d'elle jusqu'à Berne <sup>2</sup>. Les dames se rejoignirent au bout de quelques jours, et à la fin du mois elles quittèrent le sol suisse à Bâle.

G. R. DE BEER.

---

<sup>1</sup> *Passage du Mont saint Gothard, Poème par la Duchesse de Devonshire traduit de l'Anglais par M. l'Abbé De Lille, [Paris] sans date [1802].*

<sup>2</sup> M. et M<sup>me</sup> WILLIAM DE SÉVERY, *Le comte et la comtesse Golowkine et le docteur Tissot, Lausanne, 1928, p. 193.*